Document generated on 04/17/2024 1:37 a.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le regard bleu du conspirateur

Véronique Dassas

Number 316, Summer 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/85737ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dassas, V. (2017). Review of [Le regard bleu du conspirateur]. *Liberté*, (316), 49–51.

Tous droits réservés © Véronique Dassas, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le regard bleu du conspirateur

John Berger, passeur d'histoires.

VÉRONIQUE DASSAS

Le bleu est mémoire, mais le bleu est aussi effronterie, impudence.

— John Berger et John Christie, *I Send You this Cadmium Red*

John Berger est mort à l'orée de cette année, le 2 janvier. Il était né – *désolé, je fais une erreur de temps,* dit-il dans un entretien au cours duquel il parle de son père mort depuis longtemps, car les morts sont là, avec nous, présents –, il est né dans une banlieue nord de Londres, a vécu en France dans un petit village de Haute-Savoie pendant près de quarante ans. Il vient d'avoir quatre-vingt-dix ans, c'est un marxiste de type persistant, il écrit en anglais, parle un français précis avec un accent immanquable, a appris le travail des champs avec les paysans du village, a une passion pour la motocyclette, commente avec fougue l'art et la politique, raconte des histoires, lit ses textes dans les prisons, en Palestine, dans les camps de réfugiés, sur les places publiques, échange inlassablement au téléphone, par SMS – *it's like whispers, and with that goes intimacy, secrecy, playfulness* –, avec toujours une attention tournée vers l'interlocuteur, une façon lente de peser les mots, d'en douter, de rappeler leur sens dérobé par les pouvoirs.

Il a à coup sûr le regard vif comme la lame et tendre comme la blessure.

Il est à coup sûr parmi les très grands écrivains contemporains.

Un regard

Berger naît dans une famille de la classe moyenne, son grand-père est un émigré hongrois, parti de Trieste vers Liverpool. Sa mère est d'origine modeste, fille de docker, secrète, ambitieuse pour ses fils. Ils l'envoient dans un pensionnat à Oxford, mais, à seize ans, il s'enfuit de ce qu'il considère comme une abominable prison, s'inscrit à la Central School of Art, fait deux ans de service militaire, puis intègre la Chelsea School of Art. C'est un tout jeune homme quand le parti travailliste prend le pouvoir en 1945 et commence à mettre en place les bases de l'État providence. Lui, il a lu Kropotkine et Marx. Au pouvoir en 1951, les conservateurs vont suivre sensiblement la même direction que leurs prédécesseurs, quant à Berger, il commence à envisager de quitter la peinture pour l'écriture. Il dira, très longtemps après, qu'à l'époque il lui paraissait plus urgent d'écrire dans les journaux que de peindre des tableaux qui allaient finir dans les salons, alors que la menace d'une guerre atomique planait. Et dans de très nombreux journaux du monde entier, il écrit toute sa vie.

On sent l'époque… On sent aussi l'homme. Berger, avec l'ardeur qui ne le quitte jamais, est un fervent défenseur du communisme en pleine Guerre froide et du réalisme en plein essor de l'abstraction. Telles sont les convictions du jeune critique… Le renouveau du réalisme qu'il appelle de ses vœux avec véhémence, voire dogmatisme, n'adviendra pas, mais tout son travail critique des années 1950 va poser les bases, bien peu dogmatiques, de sa façon si suggestive de considérer les œuvres.

JOHN BERGER
La liberté de Corker
Traduit de l'anglais par Véronique Dassas
Lux, 2012 [1964], 344 p.

JOHN BERGER
G.
Traduit de l'anglais par Elisabeth Motsch
L'Olivier, 2002 [1972], 416 p.

JOHN BERGER
Voir le voir
Traduit de l'anglais par Monique Triomphe
Alain Moreau, 1976, 176 p.

En 1972, alors qu'il a quitté l'Angleterre depuis une dizaine d'années, John Berger conçoit pour la BBC, avec Mike Dibb, une série de quatre émissions sur la représentation, une série qui passe à l'histoire, *Ways of Seeing.* (On peut les trouver intégralement sur YouTube.) Cette invitation au regard va devenir un classique dans les écoles d'art du monde anglo-américain.

Les réflexions que Berger présente en gros plan aux spectateurs, directement, sans décor ni artifice, sont à l'époque très radicales. Elles sonnent à la fois aujourd'hui comme des vérités éternelles et des occasions manquées : « Notre manière de voir les choses est influencée par ce que nous savons et ce que nous croyons », avec tout ce que cela peut vouloir dire : mettre en question la parole des experts, exercer le regard, laisser parler sa propre expérience devant l'œuvre, replacer celle-ci dans le contexte de sa production. Comprendre les intérêts du producteur, comprendre que regarder n'est pas innocent ; que celui qui regarde a toujours une perspective, comprendre cette perspective et non pas LA perspective. Et puis, surtout, exercer son scepticisme. « Dans cette émission, comme dans toutes

DESSIN : JULIE DELPORTE

les émissions, vous recevez des images et des significations qui sont construites. J'espère que vous considérerez ce que j'ai construit ici, mais restez sceptiques. »

Car le scepticisme envers l'institué est essentiel pour John Berger.

À la même époque, les intellectuels français qui réfléchissent sur la fonction et l'importance de l'image (Roland Barthes, par exemple) le font sur un autre ton. On peut écouter à ce propos une émission de *Hors-champs* de mai 2014. S'entretenant avec John Berger, l'animatrice Laure Adler y propose un document d'archives de 1972 où Roland Barthes présente *Le degré zéro de l'écriture.* Barthes n'est certes pas le prototype de l'intellectuel jargonneux et pourtant la différence de ton entre les deux hommes est manifeste : *another way of speaking.* Berger, lui, déteste l'académisme. Il a une liberté de ton que les Français n'ont pas. C'est un peintre sans pinceaux, un penseur sans école, un érudit sans attache universitaire et un conspirateur sans vergogne. Il aime prendre à partie son auditoire, ne pas jouer le jeu du spectacle.

Et ça marche.

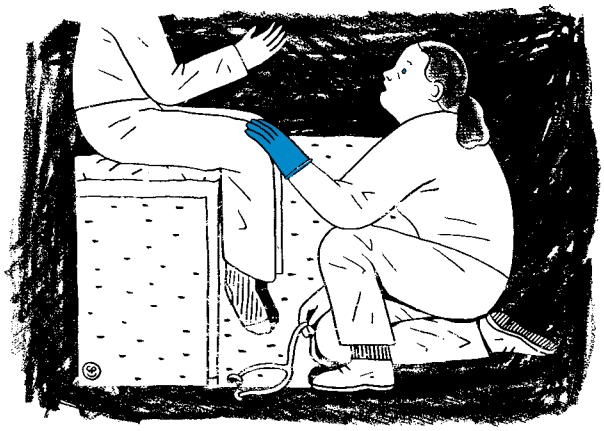
A storyteller

C'est également au début des années 1970 que Berger va commencer à collaborer avec Alain Tanner, le cinéaste suisse. Il écrit trois films avec lui. Ces films, et peut-être surtout le dernier, *Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000,* parlent à ceux et celles que 68 a fait rêver et qui sont revenus plus ou moins douloureusement sur le plancher des vaches (suisses en l'occurrence). Pas de constats amers, mais « un contrepoint entre espoir et réalité » qui était bienvenu à l'époque et qui le reste. On y raconte l'histoire de quelques individus refusant, humblement mais fermement, de se plier à la vie imposée, au travail répétitif, à l'école sans âme, à l'agriculture avec pesticides, aux développements immobiliers avec arnaques, aux relations sexuelles normées, et aux prix du marché. Des personnages qui acceptent les revers sans se défaire et qui gardent le cap, en pensant à *Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000.* En revoyant le film aujourd'hui (on le trouve sur YouTube, comme *La Salamandre* et *Le milieu du monde*), on est frappé par l'actualité du propos, par la fraîcheur et la finesse du regard. Tout ce qui est cher à Berger est là : l'amitié, la politique, la liberté des femmes, le sexe, la solidarité. Pas d'enthousiasme surfait, pas d'amertume, mais un sens aigu de l'endurance.

Car endurance est un mot phare dans l'univers de John Berger.

CÉLIA PORTET

EN MILLE MOTS



La fille inconnue, film de Jean-Pierre et Luc Dardenne (Belgique, 2016)

Endurance devant l'adversité et la souffrance, endurance du petit garçon dans son collège à la Dickens, de son père dans les tranchées de la Grande Guerre, endurance des émigrés, des paysans, des conspirateurs.

Car conspiration est un mot important dans la bouche de John Berger.

> Dès que je suis vraiment en contact avec des gens, dès que je ressens que nous avons quelque chose en commun, je les traite comme si nous conspirions ensemble… des complices.

Berger écrit des romans depuis la fin des années 1950 et dans l'un d'entre eux, *La liberté de Corker* datant de 1964, la maîtrise ne fait pas de doute : sens de l'intrigue, construction polyphonique, jeu entre intimité et ironie du ton, complexité du propos sur la liberté. En 1972, c'est cependant avec *G.* qu'il gagne le Booker Prize. Les prix ne l'intéressent vraiment pas, mais il accepte celui-ci non sans faire au passage quelques remous. Dans son discours de « remerciements », il condamne l'exploitation des travailleurs des Caraïbes par l'entreprise Booker MacConnell qui finance la chose. Et puis il partage son prix avec les Black Panthers et décide d'utiliser ce qui lui reste pour effectuer une grande enquête sur les travailleurs émigrés en Europe. Et il se met en route. Cela donnera *Le septième homme,* reportage approfondi et incisif sur l'émigration non seulement du point de vue politique, économique, social, mais du point de vue de l'expérience intime. « Ils forment une file pour prendre un escalier roulant […]. Un employé crie et fait signe quand une valise s'accroche contre les côtés. Ils descendent en file des corridors, passent des portes de verre, devant des grilles. Quand ils se regardent les uns les autres, ils comprennent combien ils sont devenus échevelés et hirsutes en comparaison des étrangers à qui ils ont affaire. Mais en même temps, c'est un souvenir de leur réussite. Ils ont passé la frontière. » Un chef-d'œuvre de journalisme noble qu'il faut, toute affaire cessante, relire aujourd'hui pour comprendre ce qui dépasse nos imaginations sédentaires et qui hurle à nos portes. Signe du temps : c'est un médecin de Lampedusa qui signe la préface d'une version italienne à peine publiée et il n'a aucun mal à faire le rapport.

Pour ce livre, il collabore avec le photographe Jean Mohr qui restera un compagnon de travail et un ami sa vie durant.

Car collaboration est un maître-mot dans le travail de John Berger.

Pour qu'il soit ressemblant, il faudrait faire de lui un portrait où il est flanqué d'un alter ego, discutant, élaborant, imaginant des formes particulières à donner à l'insaisissable.

Mais pour écrire *G.,* John Berger est seul. C'est un roman complexe, cubiste, joycien peut-être. Un livre collage, foisonnant et qu'on réduit beaucoup en essayant d'en dire les thèmes, mais risquons qu'il s'agit d'un roman sur le désir comme arme de la liberté (*G.,* c'est Don Giovanni), et surtout de la liberté des femmes, puisque les normes sociales sont plus contraignantes encore pour elles que pour les hommes. « L'étranger qui vous désire, et vous convainc que c'est vraiment vous-même, dans votre singularité, qu'il désire, apporte un message de tout ce que vous pourriez être, adressé à ce que vous êtes aujourd'hui. » Le tout sur fond d'époque : les luttes ouvrières en Italie à la fin du XIX^e^, la première traversée de la barrière sud des Alpes en avion par Géo Chavez et la mort de celui-ci, puis les émeutes dans les rues de Trieste en 1915, entre irrédentistes et groupes pro-Autrichiens au début de la guerre entre l'Italie et l'empire des Habsbourg (*G.* évoque aussi Garibaldi).

Les enjeux du désir sont bien sûr aussi politiques…

Suivront d'autres romans dont une trilogie sur la vie et la mort du monde des paysans des Alpes intitulée *Dans leur travail* comprenant *La Cocadrille* (1979), *Joue-moi quelque chose* (1987) et *Flamme et Lilas* (1990), d'une facture plus classique sans doute mais qui ne perd pas en force d'évocation et d'analyse. Puis, *Qui va là* (1996); *King* (1999); *De A à X* (2008)… Berger est un infatigable, il multiplie les échanges, écrit des essais sur l'art, des articles politiques et des critiques entre autres au *Monde diplomatique,* du théâtre, des poèmes, des livres inclassables qui racontent en juxtaposant textes et dessins, comme le magnifique *Carnet de Bento,* inspiré par la lecture de Spinoza… Et puis il dessine, pour mieux comprendre, écrit avec l'œil du dessinateur.

Ces dernières années, il consent aussi à participer à des films qui parlent de lui, en mettant sa touche, en leur imprimant une forme particulière, kaléidoscopique, elliptique, et souvent subtile et intime. Face au spectateur, comme à ses débuts.

À coup sûr le regard de John Berger a la dureté de l'homme engagé contre… disons la barbarie. Celle qui acquiesce au profit, à la guerre, à l'oppression, à l'oubli. Et à cette dureté se mêle autre chose, une ouverture à ce qui toujours s'échappe et qu'en insatiables il faudrait ne pas se lasser de chercher, traquant ce qui « fait preuve d'une extraordinaire résistance pour continuer à vivre, en se nourrissant de minuscules tranches d'espoir, au milieu des cratères et des hécatombes ».

On peut bien avancer, et certains l'ont fait, que l'œuvre de John Berger, qui persiste tout au long de sa vie à se définir comme un raconteur, un narrateur (en référence entre autres au texte de Walter Benjamin dont il se réclame), va bien au-delà, qu'elle est trop foisonnante pour entrer tout entière dans le raconter. Mais on comprend mieux son insistance si on reprend ce texte, où Benjamin compare le rapport du narrateur à l'expérience à celui de l'artisan et se demande : « Si sa tâche n'est pas précisément d'élaborer de façon solide et utile la matière première de l'expérience – la sienne propre et celle d'autrui ? » Et encore : « Si l'on se tait, ce n'est pas seulement pour l'entendre mais aussi un peu parce qu'il est là. »

Sa façon si singulière de se mettre au service du réel, de l'expérience, dans ses reportages mais aussi dans ses romans, en même temps que l'intensité de l'attention qu'il porte aux êtres, aux œuvres et au monde – le être là dont parle Walter Benjamin – font précisément de John Berger presque l'archétype du narrateur. Et puis un artisan, c'est forcément hors du cadre verni des salons littéraires.

Dans son discours de « remerciements » pour le Booker Prize, Berger condamne l'exploitation des travailleurs des Caraïbes par l'entreprise Booker MacConnell qui finance la chose. Et puis il partage son prix avec les Black Panthers et décide d'utiliser ce qui lui reste pour effectuer une grande enquête sur les travailleurs émigrés en Europe.

Ses histoires, il les passe aux vivants, espérant ainsi qu'ils les racontent à leur tour, qu'ils exercent leur regard, qu'ils aient la force de résister, qu'ils conspirent, qu'ils trouvent un chœur où les chanter, qu'ils parlent avec leurs morts.

Le narrateur serait peut-être une sorte de passeur d'espoir.

Corenno, février 2017

P.-S. Demain, j'irai comme souvent à Borgonovo, dans les Alpes suisses où la roche est sombre, tendue vers le ciel, tragique. C'est tout près de chez moi, juste derrière la frontière qui ne fait plus obstacle qu'à ceux pour qui il serait vital de passer. J'irai au cimetière et parmi les tombes des Giacometti du village, je m'arrêterai près de celle d'Alberto et je lui raconterai cette histoire que vous racontez, John Berger, dans *My Beautiful.* Celle de votre ami photographe Marc Trivier qui, transportant les œuvres de Giacometti pour les photographier et en faire avec vous un livre, ne pouvait se résoudre à porter Annette à bout de bras mais la serrait contre sa poitrine.

Je suis sûre qu'il sera content. L